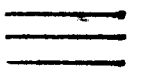


Journal de
Rouen

24 Dec. 1940

LES LIVRES



NOTES

EN MARGE

— La N. R. F. reparait.



Illustration: Jean Lafitte, D.R. 1940

— La N. R. F. reparait.

La *Nouvelle Revue française* reparait. Elle est la première de nos grandes revues que nous revoyons de ce côté-ci et celle-là, assurément, compte dans l'histoire littéraire des vingt-huit dernières années. J'ai eu l'occasion il y a quelques mois de rappeler quels noms et quelles œuvres l'avaient illustrée depuis sa fondation, quel avait été aussi son nouveau départ en juin 1919 quand Jacques Rivière, revenu de captivité, voulait en faire en particulier l'occasion d'une libération des intelligences que la guerre avait contraintes et l'expression d'une renaissance classique « non pas textuelle et de pure imitation mais profonde et intérieure ».

Est-ce encore un départ qu'elle prend aujourd'hui ?

Si l'on se bornait à parcourir d'un œil rapide le sommaire de ce numéro, on répondrait « non » aussitôt, car on y retrouve les noms qui figuraient sur les livraisons antérieures au mois de juin, celui d'Alain même, que le malheur des temps avait fait disparaître, y revient discrètement avec des « vues sur le théâtre ». On y voit ceux de Jean Giono, de Drieu la Rochelle, de Jacques Charbonne et de Marcel Jouhadreau. Et comme on y relit celui de Charles Péguy, avec des quatrains qui évoquent en des rythmes secs la Vieille Garde et les derniers carrés de Waterloo, on y relit celui d'André Gide avec des feuillets de son journal.

Je me souviens que l'autre hiver, parlant déjà dans une cour de caserne de la littérature de l'après-guerre, mon interlocuteur, en manière de plaisanterie, assurait que la N. R. F. ne manquerait pas alors de nouveaux jeunes à lancer et qu'elle en aurait au moins un : Gide, toujours « disponible », toujours prêt à tenter de vivre.

Dirai-je qu'André Gide est maintenant hors de l'événement et hors de nos prises, qu'il est classé, qu'il est classique ? Ce n'est pas l'avis d'un certain nombre de nos lecteurs qui, en répondant à notre enquête (dont nous rendons compte mardi prochain), l'ont placé parmi les écrivains qui n'ont plus aujourd'hui à nous enseigner et à nous émouvoir. Cet avis, aussi bien, n'était pas unanime et on me permettra d'ajouter que tel n'est pas le mien. Les réserves graves que d'un certain point de vue il est juste de faire et que je crois avoir toujours faites, ne m'ont pas empêché de parler de lui avec sympathie. Les quelques feuillets qu'il donne à la N. R. F. ne modifient pas mon sentiment et le *Journal* demeure un témoignage singulier d'une démarche spirituelle, d'une tension intérieure, d'une permanente inquiétude — dans une sorte de sérénité — pour laquelle vaut peut-être le mot de Paul Claudel qu'une âme anxieuse n'est jamais perdue...

qu'une âme anxieuse n'est jamais perdue.

Mais j'ai cherché dans le numéro de la N. R. F. ce qu'il pouvait y avoir de nouveau, comment le fait présent y pouvait résouler et ce sont les pages de Gide que j'ai lues d'abord. Gide a l'air qu'il désespérerait maintenant s'il croyait à un Dieu juste et bon. Gide cependant n'est pas lui-même sans angoisse et s'il défend tout ce qu'il aime, tout ce que nous simons de délicat et de subtil dans notre littérature, il note, avec nuances certes quoique d'un trait précis, qu'une littérature peut être plus ou moins virile et vieillissante, et que la nôtre de ces dernières temps, dans son ensemble, ne l'était point. Il relève que les « romans qualifiés » de la mollesse, de l'abandon, du « relâchement dans la grâce et l'aisance » — sans parler du « simple laisser-aller ignoble » et de la « veulerie » — « devaient nous conduire, les yeux bandés, à la défaite ». Il doute que la génération prochaine accepte toutes nos préférences de littérature et d'art. Et c'est le fait présent qui l'oblige à douter ainsi, sinon même à condamner car il s'en prend à ceux qui n'ont pas su incliquer au peuple et à la jeunesse le sentiment actif et vivant de la solidarité des Français.

Ce qui n'est qu'indiqué ici ou là, ce qui n'effleure que par endroits dans les « feuillets » de Gide, avec les subtilités réticentes dont son honnêteté est coutumière, apparaît avec une vigueur plus affirmative et des compléments plus ouvertement accusés dans d'autres pages du même numéro de la N. R. F.

Alfred Fabre-Luce adresse « à un Américain » qui lui souhaitait de quitter Paris, ville rationnée, froide et stérile, une lettre de vieux Parisien qui a conscience de vivre « des heures graves, douloureuses parfois, mais pleines d'espoir » et qui ne veut pas être absent au moment où « une autre race commence à se former, une race qui pourra peut-être plus tard goûter pleinement la liberté, parce qu'elle en sera digne ».

« Un rude choc, écrit Fabre-Luce, nous a jetés sur le sol, mais, comme Antée, nous y reprenons des forces. Nous habitons enfin un monde vrai. Si j'aime ce Paris de fin 1940, c'est d'abord parce qu'il est vrai. Je partage ses deuil, ses humiliations, mais je ne les mets pas au compte du présent. C'est le passé qui a dû se s'écraser. Tout ce qui nous actable était en germe dans une politique qui paraissait glorieuse... ».

Paris est délivré de ses mythes, mais il garde un « je ne sais quoi » qui n'est pas à la merci des circonstances. S'il est devenu Sparte, il a redécouvert ses paysages et ses monuments autour desquels il y a plus de silence et plus de profondeur et qui nous poussent à nous raccrocher « aux siècles de force et de grandeur dont ils sont les témoins » — « Le moment présent nous retrempe... ».

De ce moment dont M. Fabre-Luce veut voir tout ce qu'il nous propose d'exigences salutaires, Armand Petitjean, en quelques lignes dures et chaudes, en rapproche un autre, celui de la honte — cette honte qui ne nous a pas été épargnée et qui nous brûle encore. Quelle honte, que n'ont pas exactement éprouvée eux du moins, même défaits, les garçons français qui se sont battus jusqu'à la limite de leurs forces ? Celle d'une guerre sans ferveur et sans application...

« L'homme sans défense devant la machine et condamné à subir sa peur; le commandement le plus sacré de la guerre, combattre sans espoir de recul, tourné en dérision; et puis dans la retraite l'abandon de tradition qui pousse, de cadres qui maintiennent d'espoir qui appelle; la déroute aisée de la camaraderie et l'indifférence, la mortelle indifférence de l'homme à l'homme qui souffre et qui meurt avec lui... ».

Les « natures honteuses » ont accepté tout cela et s'en sont accommodées. De jeunes hommes fiers en ont été bouleversés. Pour nous qui avions connu une autre guerre et, dans cette autre guerre, une autre camaraderie compatissante, une autre dignité et un autre courage, nous en gardons de lancinantes meurtrissures.

L'événement est évident encore dans *L'Est à la Merrie*, où Jacques Chardonne, décrivant ce village de la Charente, grave, un peu sec, ramassé au pied des peupliers, nous y montre, d'une touche discrète et pleine de sens, la prise de contact entre l'occupant et les viticulteurs fort courtois dont l'un, blessé à Verdun, offre son cognac et l'autre sa connaissance de la littérature antique.

¶ Signalons enfin que ce numéro de la N. R. F. s'ouvre par un avant-propos de Drieu La Rochelle (1904) remplace Jean Paulhan à la direction de la revue. Drieu prétend y démontrer que la France n'est pas un pays de coteaux modérés mais une terre de passions, voire de frénésies.

« Sa géographie ? Elle est un pays de montagnes.

La France se déploie entre les deux grandes chaînes de l'Europe et elle s'y accroche et elle y tient par des crampons indéfinissables. Dans son milieu elle est toute soulevée, exhaussée, exaltée par son Massif Central qui empoigne et projette vers le ciel ses entrailles de feu. Des feu-saints. Peut-être; en tout cas, ces plateaux battus et durcis par les vents et les soleils, ces coteaux largement exposés ne sont pas des reposoirs bénins.

Certes, il y a des vallées. Mais l'eau de la Garonne « a de la pétulance » et celle de la Loire, malgré sa lenteur « n'en fait pas moins son chemin ». Et la Seine ? « Elle a engendré Paris, qui n'a rien de modéré ». « Et la Normandie, continue Drieu, la Normandie baignée par la Seine n'est pas une province modérée, la province qui a produit Poussin et Corneille, Flaubert et Barbey, Monet et Braque... ». Soit. Poursuivons. Après la géographie, l'histoire.

Les Gaulois n'étaient pas connus pour leur modération. Les Romains non plus. Les Francs pas davantage.

Le moyen âge, qui a tiré aux yeux de l'Europe l'exemple le plus abondant, le plus varié, le plus imposant de la nature française, n'a point produit là un exemple de modération. Ni les chansons de geste, ni les cathédrales, ni les croisades, ni les communes, ni les philosophes chrétiens ne furent des mouvements retenus, contenus par la prudence, la méfiance.

Soit encore.

Notre littérature non plus n'est pas modérée.

Villon n'est pas un modéré, Racine n'est pas un modéré, La Fontaine... Ah ! La Fontaine, voilà le

champion des modérés. Eh bien oui, il y a La Fontaine. Et encore... car enfin, il n'y a pas que des Fables et il y a bien de la passion dans ses Fables (et une certaine fureur dans ses Contes). Mais enfin, mettons qu'il y a La Fontaine, Champenois de survivance parisienne. La Fontaine et peut-être Corot. Corot ? Eh bien ! non, pas Corot. Je ne confonds pas le fond et la forme. Je cherche la passion dans le fond et je la trouve. Et je trouve encore la passion autour de la forme. Cette passion de la forme, de la plastique, de l'art. Cette fureur et vers la mesure parfaite. La passion artiste des Français. Voilà une passion à laquelle à la longue il en ont sacrifié beaucoup d'autres, ce font de lui sacrifier.

- Passion religieuse encore, passion de la pensée, passion politique... Toutes les démesures : les croisades, le calvinisme, le jacobinisme, Napoléon...

Tout cela n'est pas faux et il est bien certain que notre peuple, quand il a été mêlé et porté par une grande foi, par une grande espérance, a été passionné.

Et Drieu La Rochelle souhaite sans doute, en rappelant ainsi les heures ardentes de notre vie nationale, raviver en nous l'enthousiasme et nous rendre l'élan à un moment où il nous semble bien que nous les ayons perdus. C'est que nous les perdons quelquefois en effet et qu'il y a dans notre histoire des périodes atones et des périodes de tranquillité un peu morne où nous croyons d'avoir plus rien à faire qu'à nous laisser vivre. Il y a aussi une certaine mesure de l'homme que nous avons prise, un certain sentiment de la condition humaine que nous avons acquis, parmi nos « coteaux modérés », précisément, selon nos expériences communes et qu'ont exprimé nos écrivains et nos artistes. Ils impliquent de la mesure mais ils n'excluent pas toujours la passion, une passion où nous parvenons le plus souvent à préserver encore quelque mesure, quelque raison, et que notre volonté oriente et domine.

Drieu le remarque d'ailleurs : « La cathédrale de Beauvais est un chef-d'œuvre de mesure... N'empêche qu'elle se risque fort haut et fort loin vers le ciel. »

Se risquer et ensemble bien se tenir au sol, sur ses jambes, s'exalter et ensemble garder le contact avec la terre... on ne fera pas la France sans ce réalisme et sans cette flamme.

R.-G. NOSÉCOURT.

